

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 32

Artikel: Le mystère d'une initiale
Autor: X., Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223385>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

D'une semaine à l'autre :

HISTOIRE ANGLAISE.

EH! Eh! Il devient bien délicat, de nos jours, de se risquer à vouloir se marier. Si tentant qu'il soit, le mariage est une chose qui offre quelque danger.

En voulez-vous une preuve?

Ecoutez cette histoire :

Un monsieur fort honorablement connu vient d'être condamné, en Angleterre, à verser à son ex-fiancée une indemnité de rupture de 1600 livres. Le monsieur n'avait pas voulu de la dame parce que, en dépit de ses recommandations, de ses objurgations, de ses protestations, de ses supplications, même, elle persistait à se gratter la tête...

Ma foi, mettez-vous à sa place. Se voir condamné à avoir une femme qui se gratte la tête ; mais c'est intolérable. Se gratter la tête, c'est le signe d'un tas de choses ; c'est aussi le signe de la perplexité. Or, une femme perplexe, c'est une femme sans décision. Et vivre avec une femme qui manque de décision, c'est comme vivre avec une femme qui en a trop : c'est un martyr. C'est sans doute ce que s'est dit le monsieur anglais. Et il a rompu. On le comprend.

Mais il sait ce que ça lui coûte. Et ici on comprend moins.

Car enfin, le juge des divorces aurait, au contraire, été capable d'accorder une indemnité au mari pour être tombé sur une femme qui se gratte la tête.

Voyons, entre nous, n'est-ce pas vrai ?

F. G.



GLIA DE LA POMPA A FU.

L'A on part d'ans, quand l'a bourlâ pé Lozena, que 'na quienjanna dè tsévaux a monsu Perrin lo conseiller, ont étâ freccassi, y'avâi l'abâyi dein on veladzo dè per d'amont, iô l'âi fasâi rudo bio, vu que l'aviont 'na pîce dè canon ; kâ n'ia rein po cimbelli 'na fêta coumeint lè débordenâies dè l'arma à fû dâi z'artilleu. Et po lo banquet ! cein fâ on bio « point finat » âo bet d'on discou. Adon, vo pâodè peinsâ se y'avâi dâo dzouïo et dè l'eintrein per lè d'amont. Tandî lo né, y'avâi danse, coumeint dè justo, et cliâo que ne dansivont pas, travaillivont per dézo la cantine à fêrè chetsi cauquies dâovès dâo bossaton âo carbatier, quand su lo matin, m'einlêvine s'on ne senè pas âo fû. Ma fâi, lè vouaiquie ti ein bizebille perquie : Lè pompiers traçont queri l'âo pliaquies et tsandzi d'haillons ; cliâo que dèvoestont fourni lè tsévaux po la pompa lè vont eimborellâ, et lè z'autro, avoué lè fennès et lè z'infants, s'einvont su on cret po mi vâirè lo fû, kâ y'avâi 'na rude lueu, et que ne calâvè pas, bin lo contréro. Quand bourlè cauquie pâ, s'agit pas dè mouzi, faut s'épliâti ; assebin, tsacon eut coâte dè s'allâ preparâ, kâ ne poivont portant pas allâ âo fû ein haillons d'abâyi.

Quand lè tsévaux dè la pompa arreviront, on ne vayâi pas onco bin bê, kâ fasâi onco prâo né, et lè lulus que lè z'amenâvont, qu'étiot on boccon einniollâ, tràvont lo temon tot pret, avoué lè z'accoullâions et lè maillons, et lâi applyont l'âo bîtes, après quiet châtont su lè tsévaux et lè vouaiquie veintre à terra contre Lozena sein atteindrè lè pompiers, que duront traci stu iadzo sein montâ su la pompa.

Lo fû étâi ein Marthérâi ; assebin, arrevâ vai l'Or, noutrè pompiers s'arrêtoit po sè mettrè à la fila dâi pompès et po dèpliyi lè boués ; mâ diabe t'einlêvâi pî !... c'êtâi lo canon que l'aviont amenâ avau. L'aviont étâ tant accouâti, tsacon po son compto, que nion n'avâi sondzi à sailli la pompa, et l'aviont, sein fêrè atteinchon, applyi lè tsévaux à la pîce dè canon.

Ma fâi, vo peinsâ bin que n'avâi pas moian dè fêrè servi onna pîce dè quatre po 'na seringâ ; assebin duront retraci amont po queri la vretablia pompa ; ma tandi cè teimps on avâi dètiot lo fû, et quand rarreviront, l'êtâi trào tard : la municipalitâ dè Lozena avâi dza délivrâ lè bons.

LE MYSTÈRE D'UNE INITIALE.

QUAND j'entrai dans le compartiment, il était vide, sauf un angle occupé par une personne de l'autre sexe, jeune, et finement jolie. Elle et sa mise simple, correcte, riche, témoignaient de l'aisance que donnent l'habitude du monde et celle des voyages. Installé du même côté, mais dans l'angle opposé, je continuai d'observer discrètement ma voisine, ayant soin de ne pas lui porter ombrage par un examen trop attentif. Ses bagages encombraient l'un des filets. J'allais placer ma valise sur l'autre, quand un voyageur entra, chargé, lui aussi, de colis multiples. La jeune personne s'empressa de faire de la place, et retira un sac dont le fermoir, je le remarquai, portait l'initiale Z. Cela m'intrigua : « Se prénomme-t-elle Zélie ? pensai-je. Ou Zénaïde ? Ce serait dommage. »

Le train partit. Le troisième occupant du compartiment était un homme assez fort. Il s'était placé au troisième angle, en face de la jolie personne. Nous avions à peine passé C... qu'il commença de lui faire la cour, — à sa manière. Ce ne furent d'abord que paroles banales pour entrer en conversation. Ne recevant pas de réponse, il vit sans doute dans cette froideur un encouragement. Rencogné derrière un journal illustré, je suivais tous les mouvements du bellâtre, dont le pied s'avança vers le petit soulier, qui vivement recula. Puis il fit semblant de chercher quelque chose dans le filet, et prit pour point d'appui, comme par hasard, le genou de son vis-à-vis. « Z... » se déplaça un peu, se rapprochant de moi.

J'avais envie de jeter le malotru par la portière, tant je le trouvais grossier et stupide.

L'homme sembla se tenir tranquille pendant quelque temps. Mais il recommença de plus belle. « Zénaïde », visiblement agacée, se leva, fit quelques pas vers le vouloir. Je la vis jeter un regard troublé vers ses nombreux colis. Porter tout cela dans un autre compartiment, à quoi bon ? Force lui était de subir cet insupportable compagnon...

Allant du filet au couloir, son regard rencon-

tra le mien. Elle y lut sans doute de la sympathie. Et ce fut alors que, se tournant vers moi, elle prononça ces paroles inattendues :

— Lucien, quelle heure est-il ?

Je m'appelle Maurice, mais j'avais deviné son jeu. Tirant ma montre, je répondis d'un ton un peu trop naturel :

— Onze heures et quart, chère amie. Vous voyez que nous ne sommes pas encore près d'arriver.

Allait-elle se fâcher ? Non, elle sourit, et s'assit délibérément à côté de moi. L'homme nous regarda, haussa les épaules, et se rencogna en grommelant.

Autant pour donner quelque vraisemblance à notre échange de paroles que par crainte d'une erreur de jugement sur ses intentions, elle s'excusa à voix basse. De la même façon, je l'assurai que sa confiance n'était point mal placée.

— Je vais à D..., dit-elle. Mon père a dû partir avant moi ; il viendra me chercher à la gare. Quant à mon frère, dont je vous ai donné le nom tout à l'heure — le premier qui se trouvât présent à mon esprit, — les circonstances s'opposaient absolument à ce qu'il m'accompagnât.

Le gêneur, sans nous consulter, avait voilé la lampe électrique, et, sortant de ses valises des oreillers et des couvertures, se disposait à dormir. Je ne voulus pas effaroucher ma jolie compagne en la questionnant. Je mis donc la conversation sur des sujets généraux, où elle me suivait avec complaisance. Elle montrait une culture étendue et des opinions personnelles. La vie et les affections de famille tenaient une grande place dans son cœur. Enfin, elle joignait à une liberté d'esprit et de manières toute moderne une délicieuse réserve d'antan, qui me plut.

D. approchait. J'exprimai le regret de ne pouvoir l'accompagner jusqu'à la sortie de la gare. L'arrêt n'était que de dix minutes ; et moi, j'allais à M... Elle me tendit la main. Le gaffeur ronflait dans son coin.

Mélancoliquement je songai que jamais, jamais, je ne saurais si la jeune personne s'appelait ou non Zélaïde... Et voilà que tout à coup, dans la pénombre, j'aperçois le sac, le sac à initiale qui m'avait intrigué. Le coup de sifflet était donné. Folie et amour naissant sont synonymes : je saisis le petit sac, ma propre valise et sautai sur le quai, à la poursuite de Zénaïde. Tandis que le train emportait le malotru... et mes malles.

Je cherchai en vain la jeune fille dans toute la gare et dans les abords immédiats. Dégriisé par l'air frais de la nuit, je me traitai d'idiot. J'avais retardé sottement un voyage d'affaires pour chercher dans une grande ville peu familière une femme dont j'ignorais même le nom.

Le petit sac était fermé à clef. Ou bien il ne renfermait rien d'important et ne serait pas réclamé ; ou bien son contenu était précieux et je risquais d'être accusé de vol... Je résolus de passer le reste de la nuit dans le premier hôtel venu, et, dès potron-minet, de reporter ma trousse à la gare, en exposant l'aventure.

Il faisait grand jour quand je m'éveillai. La première personne que je rencontrai dans le couloir fut Zénaïde. Elle avait les traits tirés, le front soucieux. Un monsieur un peu âgé — son

père évidemment — l'accompagnait. Il semblait, lui aussi, très contrarié.

— Alors, dit-il, tu n'as pas les alliances ?

— Elles sont dans le petit sac que j'ai oublié dans le wagon...

« Les alliances ! pensais-je, consterné. Ça, c'est le bouquet ! Elle se marie. J'ai compromis mes intérêts pour hâter le bonheur d'un autre ! »

J'étais presque tenté de reporter le sac à la gare, sans plus m'occuper de sa propriétaire, quand celle-ci m'aperçut, poussa un petit cri de surprise et de joie, et me présenta comme « un obligeant compagnon de voyage, qui lui avait rendu un grand service ».

Je tendis ma carte et vis que ma qualité d'ancien élève du Polytechnicum faisait bonne impression sur le père qui, à son tour, me révéla son nom.

— Monsieur, dit-il, comme je remettais le fameux sac à Zénaïde, l'étourderie de cette petite fille vous a, je le vois, causé grand dommage. Je crains que vous n'ayez déjà que trop retardé votre voyage. Sans quoi, je vous prierais de le différer d'un jour encore et de nous faire l'honneur d'assister au mariage de mon fils. C'est pour cette cérémonie, qui a lieu ce matin même, que nous sommes venus à D. Ma présence y était nécessaire hier. Ma fille est restée à la maison quelques heures de plus, exprès pour ces alliances que le bijoutier n'avait pu livrer à temps. Et voyez quelle conséquence : c'est précisément cela qu'elle oublie dans le train !

Allais-je, ou non, accepter cette invitation ? Je n'en saurais jamais rien. A ce moment, dans ce couloir d'hôtel qui devenait, comme le vestibule des tragédies classiques, le lieu des coups de théâtre, quelqu'un d'agité et d'essoufflé apparut tout à coup entre nous, s'écriant :

— Je suis vraiment désolé, Monsieur, Mademoiselle ; mais Emile ne pourra pas assister au mariage. Quel contretemps ! Au dernier moment ! Il va falloir changer tous les couples !

— Je ne crois pas, dit tranquillement Zénaïde.

Et, tournant vers moi un adorable sourire :

— Monsieur, on dit que jamais deux sans trois. Vous avez été deux fois mon sauveur. L'indisposition de mon prochain beau-frère me laisse sans partenaire. Puis-je joindre ma prière à celle de mon père pour que vous passiez cette journée avec nous ?

Et je passai cette journée avec elle. Puis, j'en passai beaucoup d'autres. Car ma sympathie naissante s'accrut par ce rapprochement, et la volonté du destin se manifestait trop clairement pour que j'y tentasse la moindre opposition. Quelques mois plus tard, Francine devenait ma femme.

— Comment Francine ? Et Zénaïde ?

— Ah ! parfaitement... La veille du mariage de son frère, ma femme, n'ayant pas assez de place pour tous les « accessoires » qu'elle emportait, avait acheté un petit sac en solde, sans se préoccuper de la lettre gravée sur le cuir du fermoir.

D'ailleurs, je l'appelle Zinette, sans doute pour justifier cette initiale à laquelle — un peu — je dois mon bonheur. *Maurice X.*

La Patrie Suisse. — La « Patrie Suisse » du 30 juillet nous retrace la carrière du grand savant et du philanthrope que fut le professeur D'Espine. Parmi les actualités, la cérémonie belgo-suisse d'Ouchy, d'excellents portraits de nos tireurs actuellement à Anvers, ceux aussi du capitaine Strub, de M. Grobet-Roussy. Voici encore de belles reproductions des œuvres présentées à l'exposition municipale des Beaux-Arts, à Genève, Pierre Deslandes nous parle des fêtes du Quercy, cette province française si proche, au fond, de nous. Une page sur le lac de Gers cher à Töpffer ; une chronique de l'Urbanisme complètent ce numéro.

Scène de wagon. — Deux messieurs sont seuls, en face l'un de l'autre, dans un wagon. Le premier, désirant fumer, tire un cigare de sa poche et le montrant avec une exquise politesse.

— Vous permettez ?

— Parfaitement... Je vous remercie beaucoup, répond l'autre, en prenant le cigare et en l'allumant.

Il était sourd.

DIMANCHE !

LE dimanche est-il le dernier jour d'une semaine ou le premier de la suivante ? Pourquoi, le dimanche, endosse-t-on de beaux habits ? — Pour mieux se reposer !

Pourquoi, le dimanche matin, éprouve-t-on tant de plaisir à se raser ?

Pourquoi tant de dames sont-elles d'une humeur massacrante ?

Le dimanche est la joie des enfants, mais pas la tranquillité des parents !

Pourquoi attacher tant d'importance à bien manger ce jour-là ?

Les sorties dominicales nous font rentrer en nous-mêmes !

On a plus soif le dimanche que la semaine !

Les femmes sont plus jolies, le dimanche ; les messieurs, plus solennels : pourquoi ?

Le dimanche, le quai d'Ouchy ressemble à un paradis.

Marrons chauds et crèmes glacées : une étape lumineuse dans la grisaille des semaines !

Les mouettes ont-elles le même calendrier que nous ?

Pourquoi a-t-on si douce souvenance du dimanche, le lundi matin ?

Les amoureux sont-ils plus heureux, le dimanche ?

L'amateur de champignons voudrait deux dimanches par semaine, la police des routes un par quinzaine !

Le dimanche est le jour où les pères de famille devraient être ravis de promener leur progéniture. Croiriez-vous, pourtant, qu'il en est qui préféreraient lire en paix leur journal, en fumant pipe ou cigarette ?

Le dimanche est le jour du repos : sur quel jour tombe le dimanche des sportifs ?

Le dimanche a inspiré tant de sottises à l'humanité que, ce jour-là, nous devrions pleurer !... *St-Urbain.*

LE GUIGNON OU LES DÉBOIRES D'AUDIUSTE.

SI je crois au magnétisme ? Pour sûr ! Ça m'a coûté assez chère...

— Comment ça ?... Tu as toujours une chance extraordinaire, toi.

— Que veux-tu, la guigne, le guignon, ça me connaît. Toujours est-ce qu'un jour de la Foire de la St-Martin, que j'avais eu été à Vevey pour acheter un cochon, on est allé voir l'après-midi une représentation d'un individu qui s'appelait Donito. C'était au théâtre... ça coûtait un franc. Charrette, tiel homme ! Y te changeait une femme en une barre de fer en un clin d'œil. Et qu'on pouvait s'asseoir dessus, monter dessus, monter dessus avec les pieds, rien n'y faisait. J'y suis monté, moi, dessus... une vraie barre de fer.

— Vouaïh ! Une vraie barre de fer...

— Bedent ! Quand je dis une barre de fer, je veux dire comme une barre de fer. C'est bien sûr qu'il ne l'a pas changée en une barre de fer, mais elle est devenue toute raide... comme une barre de fer. Comprends-tu ?

— Quand tu m'expliques, oui !

— Comme j'étais assis sur cette personne, Donito me dit comme ça : Vous, vous avez l'œil.

— Qui ça, moi ? que j'y fais !

— Oui, vous ! Vous avez l'œil.

Ça m'a donné un frisson. Y a pas à dire, mais je sentais que j'avais l'œil... ça m'inquiétait de l'avoir, l'œil.

Là-dessus, on sort et on va prendre un verre au Café du Théâtre, histoire de se rafraîchir, car il faisait une de ces tièdes dans cette salle !

— Dis donc, Audiuste, que me fait un des amis, y l'a dit que tu avais l'œil, pas vrai ?

— C'est bien sûr, qu'il me l'a dit.

— Diable ! Y te faut faire attention ! C'est dangereux.

— Pas tant que ça, que je fais. Et je regarde Louis, tu sais, le fils au gendarme.

— Ah ! voui !

— Le frère à la Julie.

— Voui, voui !

— Qui a épousé Gustave.

— Voui, voui !

— Gustave, le maréchal.

— Voui !

— Le dragon !

— Mais je m'échine à te dire que voui !

— Eh bien, voilà mon Louis qui devient tout chose... qui devient tout blanc et qui tombe à la renverse sur sa chaise.

— Pas possible !

— Attends ! Moi, je me dis : Ça y est, c'est l'œil. Les amis me disent : Charrette, c'est l'œil ! Et tout le café répète : Y a pas, c'est l'œil.

On secoue Louis, inutile ! On lui jette un pot d'eau froide... rien. — Souffle lui dessus, qu'on me fait. Je souffle ! je souffle... toujours rien ! Je lui tape dans les mains... je le chatouille, rien. Je commençais à avoir peur.

— Y faut le porter dans un lit.

Dans la chambre à côté il y avait un lit ; on le met dessus, et je recommence à souffler, à tapoter, à le secouer... Une vraie motte de terre.

— Ah ben, tu es frais, qu'y me disent... tu en as fait une jolie... Si il ne se réveille pas, te voilà assassin.

— Assassins ! moi ! je n'ai fait que le regarder.

— Oui, mais du moment que tu avais l'œil, il te fallait faire attention.

— Est-ce que je pouvais savoir !!

— Homicide par imprudence : de six mois à deux ans de prison...

— Ah ! charrette, que je fais, si on peut le réveiller, je paye bien une vingtaine de bouteilles.

— Y faut aller chercher Donito, que fait un homme qui était là.

C'est par là qu'on aurait dû commencer. Une demi-heure après, Donito était là.

— C'est vous qui avez endormi cet homme ? qu'il me dit d'un ton sévère.

— Oui, monsieur, sans le vouloir.

— Alors, je ne puis rien faire, je ne peux réveiller que les gens que j'ai endormis moi-même.

— Mais, monsieur...

— Inutile ; du reste, vous allez voir.

Et il essaye de souffler sur Louis... Rien de rien !

— Mais que faire ? que faire ? que je fais. Charrette, charrette ! si on le réveille, je paye cinquante bouteilles.

— Attendez, que me fait Donito, j'ai une idée. Mais vous tenez les cinquante bouteilles ?

— Ah ! si je les promets !

— Je vais essayer de l'endormir encore plus profondément et puis je le réveillerai brusquement.

Il s'approche du lit, il fait des simagrées sur la figure de Louis, puis lui souffle sur le front. Louis se dresse alors tout d'un coup, ouvre les yeux, me regarde et me donne un puissant coup de poing dans l'estomac. Tiel pétard ! Mais que j'étais content.

— Tu sais, qui me fait, ne me regarde plus, ou je fais un mauvais coup.

— Il était déjà assez mauvais comme ça, que j'y dis.

— Quoi ?

— Ton coup de poing...

Et j'ai payé les cinquante bouteilles, que tout le café a bu séance tenante.

— Après, sais-tu ce qui m'ont dit ?

— Non !

— Que tout ça, c'était une comédie pour me faire chevrer...

— Pas vrai !!

— Et que Louis n'était pas plus endormi que moi.

— Elle est raide, celle-là...

— Et on peut dire rudement salée.

Compensation. — Premier Bohème. — Dire qu'autrefois, je ne sortais qu'en huit reflets et en bottines vernies !

Deuxième Bohème. — Baste ! si ton gibus et tes ribonis ne brillent plus guère, ta redingote luit épatamment.